

ni valable comme manifestation d'une existence. Il est temps qu'on le confesse et qu'on en tire les conséquences, par exemple dans les programmes pédagogiques des écoles primaires.

Tout cela est vrai. Mais il y a ceux qui ne peuvent pas se convaincre d'une telle vérité. Des existences archaïques, dans lesquelles les mots des langues chuchotées se dressent avec une force et une séduction telles qu'ils ne peuvent pas résister à la tentation de les écrire. Bien sûr, ils savent qu'il s'agit d'un geste linéaire, pauvrement unidimensionnel. Mais ils sont incapables de ressentir une telle pauvreté. Pour eux, les langues et leur virtualité sont tellement riches que toutes les littératures du monde n'ont pas encore commencé à les révéler. Ils savent qu'écrire ne vaut plus la peine. Ils le font tout de même. Leur motif n'est pas d'informer les autres, ni d'augmenter les mémoires collectives, quoiqu'ils puissent l'affirmer. Leur motif est absurde : ils ne peuvent pas vivre très bien sans écrire, car sans écrire, leur vie n'a pas beaucoup de sens. Pour ces existences archaïques, *scribere necesse est, vivere non est*.

LE GESTE DE PARLER

Les organes complexes dans et autour de la bouche (la langue, le palais, etc.) bougent afin de faire en sorte que l'air, dans un environnement donné, vibre selon un système codifié appelé "langue". C'est le geste de parler. À ce propos, voici quelques questions : les organes spécifiques de la bouche sont-ils utilisés pour parler comme on utilise des intestins pour digérer, ou sont-ils utilisés comme on utilise le stylo pour écrire, c'est-à-dire se sont-ils développés au cours de l'évolution humaine en fonction du parler ? La convention qui établit les langues est-elle fondée sur les organes de la bouche ou, au contraire, ces organes sont-ils des développements des conventions linguistiques successives ? Y a-t-il un processus grâce auquel le développement des organes vocaux et des conventions linguistiques se sont conditionnés mutuellement ? La partie du cerveau qui gère le langage est-elle responsable des conventions linguistiques et du développement des organes vocaux ? Est-ce, au contraire, la pratique de la parole qui est responsable du développement du processus linguistique

dans le cerveau ? Les organes vocaux font partie d'un contexte, du corps humain entier (par exemple, ils sont soumis au fonctionnement du thorax) : peut-on dire que les conventions linguistiques sont une conséquence de l'anatomie humaine, de sorte que la structure des langues est une conséquence du fait que la main humaine a la forme qu'elle a ? Peut-on dire que les conventions linguistiques sont une conséquence de l'organisation du cerveau ? Le corps humain, et plus spécifiquement le cerveau, s'est-il développé sous l'influence des conventions linguistiques, c'est-à-dire de l'esprit ? Le corps humain, et plus spécifiquement les organes vocaux et le cerveau, est-il une sorte de synthèse entre la matière et l'esprit ? La dialectique entre les conventions linguistiques et l'organisme mammifère de l'homme, a-t-elle produit, à longue échéance, ce corps humain spécifique que nous connaissons et ces langues spécifiques que nous parlons ? L'existence des pouces est-elle liée à la parole ? Les autres mammifères ne parlent-ils pas parce qu'ils ne possèdent pas des cordes vocales appropriées, ou parce que nous ne pouvons jamais constater si les autres animaux parlent ? En somme, à partir d'où doit-on s'approcher du geste de parler : du corps et de l'anatomie ou de l'esprit et de la psychologie ? À partir de la sémantique ? Du parleur ou de la chose parlée ? Doit-on s'approcher du geste de parler à partir de la parole ou doit-on s'approcher de la parole à partir du geste de parler ?

Si l'on s'accroupit pour attraper la parole juste au moment où elle sort de la bouche, si l'on essaie de la mâcher juste avant qu'elle soit crachée, on constate qu'on est arrivé un instant trop tard. La parole s'est formée déjà avant d'être prononcée, quelque part derrière les cordes vocales, et c'est à ce moment là qu'il faut la surprendre. Mais quand et où ? Quand et où doit-on observer le geste de parler si ce n'est pendant le mouvement

complexe des organes vocaux de la bouche ? La tradition philosophique nous dit que la parole (l'idée) pré-existe éternellement dans une région céleste avant d'être prononcée (dans le *topos ouranikos*) ou qu'elle se forme dans les vastes régions de la préhistoire et de l'histoire de la race. Mais ce n'est pas dans ces domaines majestueux qu'il faut surprendre le geste de parler, mais juste avant la prononciation et juste derrière la bouche. Il faut essayer de donner la parole à la parole au moment et à l'endroit où elle se prépare à être prononcée. Il faut demander à la parole elle-même comment elle se parle et cela suggère que les problèmes méthodologiques de l'approche du geste de parler sont peut-être mal posés. La parole elle-même impose sa méthode, si on lui donne la parole. Seulement donner la parole aux choses n'est pas facile, surtout lorsque la chose est la parole elle-même.

Rilke dit du prophète qu'il crache les paroles comme le volcan crache les pierres, car les paroles du prophète ne sont pas les siennes, mais ne peut-on pas dire que les paroles qu'on prononce lorsqu'on parle, ne sont jamais (ou presque jamais) la propriété du parleur ? Ce sont presque toujours des paroles reçues d'autrui, et comme cet autrui les a reçues, lui aussi, les paroles prononcées pendant les gestes de parler ne sont, presque jamais, possédées par le parleur. C'est, au contraire, le parleur qui est possédé par les paroles pendant le geste de parler. Lorsqu'on donne la parole à la parole, la première chose qu'elle dit est qu'elle n'est pas parlée par l'homme, mais que c'est elle qui parle par l'homme ; que ce n'est pas l'homme qui articule la langue, mais que c'est la langue qui articule l'homme.

Et lorsqu'on donne la parole à la parole, elle ne permet pas que la relation entre l'homme et la langue soit dialectisée, qu'on dise, par exemple, l'homme fait la langue et la langue fait l'homme. La parole ne permet pas cela, car elle s'obstine à dire : "au commencement était la parole et elle était dans le parleur et elle était le parleur..."

On peut aussi transformer cette affirmation en discours théologique, philosophique et scientifique. On aura par la suite diverses confitures discursives qu'on pourra mettre dans les gâteaux linguistiques, psychologiques, épistémologiques ou ceux des théories de la communication. Ces gâteaux-là peuvent avoir des goûts excellents, mais pour une fois, la preuve du gâteau n'est pas dans le manger, car lorsqu'on retourne à la parole elle-même après l'excursion dans la philosophie et la science, lorsqu'on redécouvre la parole telle qu'elle est avant d'être prononcée, lorsqu'on la libère des considérations phonétiques, historiques, étymologiques, psychologiques, sociales, économiques, et même des considérations esthétiques, elle s'affirme encore une fois : "je suis le logos, la demeure de l'être, le pain divin, le commencement..."

Car la parole, quand on l'observe sous l'attitude phénoménologique et avec *epoché* (suspension de jugement), se montre dans toute sa splendeur épouvantable (*Urschrei*). C'est pourquoi, la considération du geste de la parole exige, d'abord, la considération de celui du taire, car quand on se tait, quand on réprime la parole, elle reprend le dessus de façon la plus nette et la plus inexorable. Taire, ce n'est pas rester silencieux. C'est un effort violent : ne pas permettre à la parole qu'elle sorte de la bouche malgré la pression qu'elle exerce contre les cordes vocales.

Et c'est quand la parole ne peut pas sortir de la bouche qu'elle prend la parole dans le parleur. Il faut apprendre à se taire, si on veut comprendre comment on parle.

À présent, on a oublié que le geste de parler est une conséquence du geste de se taire, une rupture critique de ce geste. Les portes des mots se sont ouvertes pathologiquement et les causeries, la logorrhée, inondent partout la campagne. On cause, car on a oublié comment il faut parler et on l'a oublié, car on a oublié comment se taire. Les mots ont perdu leur splendeur. Il est devenu ridicule d'affirmer que la parole est la demeure de l'être, si elle sort de la T.V. Il faut, si on veut saisir l'essence du geste de parler revenir en arrière à des situations où parler avait encore un sens, par exemple chez des paysans ou chez des gens habitués à vivre dans la solitude (ou, peut-être chez des philosophes). Ce poids originel du geste de parler, cette mesure dans les paroles, ce choix difficile et délicieux des mots, c'est cela le geste qui franchit la barrière de se taire. Il s'agit donc dans le geste de parler d'un geste décisif : de la décision de rompre les freins qui font taire la parole. Le geste de parler n'est pas comme le geste de causer et, avant l'inflation des mots, les paroles avaient un grand poids. Nous sommes en train d'abandonner l'époque des paroles et de la splendeur pour pénétrer dans celle des mots et des choses.

Le geste de parler n'est donc pas, par son essence, le mouvement de certains organes de la bouche pour faire vibrer l'air, mais la décision de permettre à la parole de passer du domaine de la disponibilité au domaine des relations intersubjectives. C'est cette distinction entre les deux domaines qui s'impose, et non pas la distinction entre le discours et le dialogue.

Cette dernière distinction ne touche pas le parleur. Il parle toujours vers quelqu'un, il "dirige" toujours la parole, et, en ce sens, il dialogue toujours ; pendant le geste de parler, la vie est toujours dialogique. Mais il est aussi vrai que les paroles qu'il prononce s'organisent toujours selon les règles syntaxiques, sémantiques et esthétiques pour former les flux, et que sa vie est toujours discursive pendant le geste de parler. La distinction entre le dialogue et le discours est postérieure au geste de parler et elle se pose dans le contexte vers lequel le parleur parle. C'est la distinction entre les deux domaines séparés par le mur du taire qui se pose pour le parleur. C'est en fonction de cette distinction qu'il se décide.

On ne peut pas considérer l'espace intérieur du parleur, celui qui se localise derrière sa bouche et avant la prononciation, comme étant un espace privé car les paroles qui le remplissent ont essentiellement un caractère public et proviennent de dehors. Mais on ne peut pas le considérer, non plus, comme espace public, car les paroles qui s'y trouvent se sont séparées de la république par le mur du taire, elles sont devenues secrètes, et le secret, le secrétoire, est le contraire du profane, de l'homme public. On pourrait décrire ce domaine intérieur et antérieur au geste de parler comme une mémoire cybernétique programmée par des paroles et par des règles du parler. Cela suggère que ce domaine est le cerveau. En quelque sorte, cela est vrai : l'espace antérieur au geste de parler se localise, physiologiquement, dans le cerveau et dans d'autres régions équivalentes du corps. Mais si on le définit de cette façon, son essence se perd, car la caractéristique de ce domaine est une dialectique de la liberté très spécifique. Des paroles disponibles s'y proposent pour être choisies en fonction de l'espace extérieur, en fonction de leur propre

dynamique, en fonction de la pression du mur du taire et en fonction de nombreuses tendances difficiles à analyser. Peut-être est-il possible d'appeler le domaine antérieur à la prononciation l'espace de la pensée, si on ne tombe pas dans le piège de le réifier et ainsi de le rendre idéal.

Comment pense-t-on juste avant de parler, c'est-à-dire à la limite extérieure de l'espace de la pensée ? Car il est évident qu'on pense de façon différente au centre de cet espace, et encore différente dans les coins les plus cachés de cet espace. On peut dire en simplifiant : penser dans une telle situation de limite consiste à choisir des paroles en fonction des problèmes qui se dressent dans l'espace extérieur, afin de les abolir. Une telle formulation simpliste ne peut se soutenir, mais elle permet qu'on considère l'espace extérieur du parleur, en fonction duquel il choisit ses paroles.

Il s'agit d'un espace rempli de problèmes et d'autres hommes, mais on ne pourra pas l'appeler le "monde" extérieur, car le parleur ne parle pas dans le monde ou vers le monde. Il parle sur le monde vers le monde. Il parle sur le monde vers et avec les autres. Parler est une tentative de saut au-dessus du monde pour atteindre les autres, mais le faire de façon à ce que le monde ne soit pas éliminé par le geste, il faut au contraire que le monde soit arraché dans le saut. C'est cela la signification de l'expression "parler sur". On ne parle pas afin d'annuler le monde qui se dresse entre le parleur et le récepteur de la parole. Il y a d'autres gestes dont le propos est la rupture de la barrière entre les hommes. On parle afin de saisir le monde par des paroles et ainsi atteindre autrui. L'espace extérieur vers lequel le parleur parle (dirige la parole) est composé par d'autres hommes

séparés du parleur par des problèmes articulables en paroles. Le parleur choisit ses paroles en fonction des problèmes du monde avec le but d'atteindre les autres, ce qui veut dire que pour le parleur le monde est un contexte de problèmes dicibles qui se dresse entre lui-même et les autres, mais aussi que l'espace extérieur du parleur est l'espace politique au sens strict de ce terme. Il "pense" en fonction des problèmes du monde et avec une intention politique.

Néanmoins, il ne choisit pas ses mots en fonction des seuls problèmes. Il ne s'agit pas, dans sa pensée, d'une *adaequatio intellectus ad rem*. Le geste de parler montre que penser dans ce sens n'est pas un tâtonnement du monde par les paroles disponibles, ni une pêche du monde dans le filet des catégories linguistiques. L'épistémologie néo-positiviste ne s'applique pas à la pensée du parleur, car il choisit ses paroles non seulement en fonction des problèmes, mais surtout en fonction de la compréhension par autrui. Ses paroles sont des bras et des mains tendus en direction d'autrui. Sa pensée est plutôt une *adaequatio intellectus ad intellectum*. Le geste de parler n'est pas un geste épistémologique, mais un geste de communication qui a recours à des méthodes épistémologiques. Le parleur ne cherche la vérité qu'en fonction d'autrui. Au bord de l'espace de la pensée on ne pense pas pour résoudre des problèmes (scientifiquement) mais pour communiquer avec les autres (politiquement). C'est là une distinction pénible, mais nécessaire.

Quand on considère que le parleur choisit ses paroles en fonction d'autrui autant qu'en fonction des problèmes, qu'il adapte les problèmes aux paroles autant qu'il adapte les paroles aux problèmes, on commence à saisir la complexité du

choix des paroles, car le parleur ne choisit pas comme le fait un ordinateur, mais il le fait existentiellement. C'est pourquoi, se dressent deux limites à son choix, deux barrières qu'il ne peut pas franchir. L'une est formée par des problèmes qui se refusent à être articulés en paroles, l'autre par des paroles qui se refusent à être prononcées. Il s'agit, en effet, de deux barrières du taire et non pas d'une seule. La première barrière, celle des problèmes inexprimables, a été analysée par Wittgenstein : ce de quoi on ne peut pas parler, il faut le taire. La deuxième, celle des paroles non prononçables, est définie par la Bible : "tu ne prononceras pas Son Nom en vain". C'est dans le paramètre des deux taire qu'on parle.

J'ai commencé ce texte en disant que le geste de parler est la décision de rompre la barrière du taire. Il faut maintenant le formuler plus exactement. On parle en effet de deux façons. Par une des façons on franchit la limite ontologique du taire en essayant de dire des choses jamais dites auparavant. Par l'autre, on franchit celle esthétique du taire, en essayant de prononcer des paroles jamais dites auparavant. Le véritable geste de parler (en opposition au geste de causer) est donc une tentative pour ouvrir un espace nouveau au dicible et ainsi augmenter le domaine de la liberté, c'est-à-dire pousser la frontière de la détermination humaine un peu plus en avant. On parle pour rendre de nouveaux problèmes accessibles à la pensée linguistique et pour créer des paroles nouvelles qui rendent cette pensée plus riche. Et on le fait afin d'atteindre autrui.

C'est donc cela le geste de parler tel qu'on le découvre si on donne la parole à la parole : un geste qui franchit la double barrière du taire et ainsi établit un canal entre les domaines de

la disponibilité et du politique. En effet, en opposition avec le geste de causer, le geste de parler est éminemment politique. Il saisit les problèmes du monde en paroles dont le but est d'être compris par les autres. Il oscille tout le temps entre le choix des paroles en fonction des problèmes et en fonction de la compréhension par autrui, mais il se penche vers le deuxième terme de l'alternative. C'est donc un geste dont le motif est la recherche d'autrui et dont la méthode est l'élargissement du territoire de la liberté. Le parleur (l'orateur) est l'homme politique par excellence et les anciens en étaient convaincus.

Il s'agit d'un geste condamné à l'échec. En dernière analyse les problèmes fondamentaux restent indicibles et les paroles grâce auxquelles on atteint autrui restent inexprimables. L'homme est condamné à ne pas pouvoir dire le monde et à rester seul, malgré son effort pour parler. La parole est la demeure de l'être, mais l'homme ne la possède jamais et quand il est possédé par elle, il ne la domine pas (Moïse et Démosthène étaient bègues). Mais c'est précisément à cause de son dernier échec que le geste de parler est l'une des manifestations de la dignité humaine et qu'on l'a souvent proposé pour définir l'être humain, car la dignité humaine c'est essayer de franchir ses limites malgré l'échec certain (*l'hybris* héroïque).

LE GESTE DE DÉTRUIRE

Le problème posé par ce geste est celui du mal. Comme il s'agit d'un geste, c'est-à-dire d'un mouvement qui ne peut pas être expliqué par l'énumération de ses causes, le problème du mal ne peut pas être approché de façon "objective". La question : "y a-t-il des causes externes ou internes qui ont pour effet la destruction ?" ne peut être posée ici. Ni même : "y a-t-il, dans quelques hommes ou dans tous les hommes, une volonté, un instinct vers la destruction, vers le mal ?" La question posée par le geste de détruire est la suivante : "y a-t-il des gestes dont le motif pur, c'est-à-dire la décision libre, est de faire le mal ?" Le problème n'est donc pas le soi-disant mal tel qu'il est analysé par des éthologues comme Konrad Lorenz. Le problème est le vrai mal, le mal tout court, tel qu'il est analysé par la théologie, l'éthique et la philosophie du droit.

Avant d'observer ce geste il faut considérer son nom. Le mot "détruire" est la négation d'un verbe qui n'existe plus. Mais